

## Recherches sociographiques



Robin PHILPOT, *Oka : dernier alibi du Canada anglais*

Christian Ruel

---

Volume 35, numéro 3, 1994

Les autochtones

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/056908ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/056908ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

---

Éditeur(s)

Département de sociologie, Faculté des sciences sociales, Université Laval

ISSN

0034-1282 (imprimé)

1705-6225 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

---

Citer ce compte rendu

Ruel, C. (1994). Compte rendu de [Robin PHILPOT, *Oka : dernier alibi du Canada anglais*]. *Recherches sociographiques*, 35(3), 614–615.

<https://doi.org/10.7202/056908ar>

les mémoires de Tremblay et de Pariseau qui ont fourni l'essentiel des arguments à Boileau et qui défendent mieux la cause des Mohawks de Kanesatake que cette polémique maladroite.

John A. DICKINSON

*Département d'histoire,  
Université de Montréal.*

---

Robin PHILPOT, *Oka : dernier alibi du Canada anglais*, Montréal, VLB éditeur, 1991, 174 p.

Dans ce livre, Robin Philpot cherche à démontrer que la crise d'Oka a servi à reconstituer l'unité canadienne au lendemain de l'échec des accords du Lac Meech, en utilisant le Québec comme bouc émissaire. Selon Philpot, les Canadiens anglophones ont saisi la chance inespérée qui se présentait à eux de pourfendre le Québec accusé de racisme et de plus de maltraiter ses minorités autochtones, notamment les Mohawks. En fait, selon l'auteur, voilà de fausses prétentions : le Québec a toujours conservé des relations respectueuses avec ses minorités amérindiennes.

Robin Philpot analyse les relations Canada anglais-Québec dans un contexte bien précis, celui de la crise amérindienne d'Oka. Il utilise à la fois des données qualitatives : des articles parus dans des quotidiens anglophones et certains documents gouvernementaux d'où il tire les perceptions et le discours anglo-canadien, et des données statistiques, notamment sur les conditions de vie des Amérindiens dans chaque province canadienne. Au passage, il m'apparaît nécessaire de souligner que les journaux qu'utilise l'auteur ne couvrent pratiquement que la région métropolitaine de Toronto et celle d'Ottawa ; à peine à quelques reprises l'auteur consulte-t-il *The Gazette* de Montréal.

Le livre se divise en neuf chapitres, organisés thématiquement, qui peuvent être regroupés en trois grandes parties. D'abord, l'auteur met en évidence la manière dont le Canada anglais a expliqué la position du Québec dans la crise amérindienne par le racisme prétendument caractéristique de cette province. Pour lui, ni l'histoire, ni les statistiques ne permettent de soutenir la thèse du racisme. Ainsi, il est faux de dire que le Québec, comme le soutiennent certains Canadiens anglophones, peut être comparé à l'Alabama du début des années 1960. Pour ce qui est de ses minorités autochtones, le Québec ne les maltraite pas. Philpot souligne que les Français ont toujours eu des relations amicales et respectueuses avec leurs voisins autochtones. On n'a qu'à remonter au temps du métissage dans la région des Grands Lacs et des Prairies. Cela vaut aussi pour le Québec contemporain où les indicateurs de la qualité des conditions de vie et de rétention des langues d'origine sont plus élevés que partout ailleurs au Canada. Ce sont là des signes qui témoignent de l'harmonie entre Amérindiens et Québécois. De plus, et c'est l'argument principal, contrairement aux Français, les Canadiens anglophones ne peuvent se targuer d'un passé harmonieux puisque l'histoire coloniale des Britanniques, et par la suite du gouvernement canadien, n'a pas permis la création de liens respectueux. Cette opinion mérite des nuances, d'autant plus que le gouvernement québécois n'est pas sans tache en matière de colonialisme. Les Cris de la Baie James pourraient en discuter plus savamment que moi-même.

Dans une seconde partie, l'auteur montre que le Canada anglais bafoue ses idéaux démocratiques en cherchant à défendre la Warrior Society. Selon Philpot, il était plus important de faire converger les intérêts anglo-canadiens et autochtones contre le Québec, que de s'inscrire dans un dialogue honnête. Il voit dans la Warrior Society un groupe terroriste dont les fondements se rapprochent de ceux du nazisme. Comme exemple, il relate les événements qui eurent lieu sur la réserve d'Akwesasne au printemps 1990: deux Mohawks furent tués par des Warriors au cours d'affrontements armés. En fait, l'auteur ne comprend pas comment le Canada anglais peut conjuguer l'appui à un groupe terroriste et la poursuite, du même coup, d'une entreprise soi-disant démocratique au nom des Mohawks du Québec. En somme, pour Philpot, le Canada anglais a choisi, au détriment de son idéal d'intégrité et pour des raisons évidentes de pragmatisme politique, de prendre position pour les Warriors. Ainsi, les Anglo-Canadiens ont fait un choix que la communauté amérindienne elle-même avait toujours refusé de faire: accepter la représentativité de la Warrior Society.

Dans la dernière partie, Philpot démontre comment la crise d'Oka fut pour le Canada anglais une occasion inespérée de laver «le sang du Lac Meech» et de retrouver un consensus national perdu. Entre le Canada anglais, notamment ses politiciens, et les Amérindiens, il existe une convergence d'intérêts. Ainsi pour l'auteur, cette crise permit au Canada anglais de passer de la position de débiteur (n'était-il pas responsable de l'échec du Lac Meech?), à celle de créancier, en plaçant politiquement le Québec sur la défensive. Puisqu'il maltraite ses minorités, c'est au Québec de justifier ses actes. Conséquemment, en protégeant les minorités qu'opprimerait le Québec, les Canadiens anglais auraient le sentiment d'être toujours du côté de la justice et de la démocratie. Or au dire de Philpot, la justice et la démocratie n'ont pas le même sens à Winnipeg et à Québec. En effet, précise-t-il, si les Autochtones dérangent les Blancs de Winnipeg, ils risquent de perdre leur appui, mais s'ils dérangent les Québécois, non seulement ils n'ont rien à craindre mais on accuse ces derniers de racisme (p. 129). Ce que Philpot ne tolère pas, c'est ni plus ni moins que pour le Canada anglais, il existe deux poids et deux mesures.

En conclusion, en analysant la crise d'Oka sur la base d'informations historiques, statistiques et journalistiques, Robin Philpot fait apparaître l'antipathie endémique des Canadiens anglais envers le Québec et soutient, de plus, que cette crise a servi à rebâtir l'unité canadienne en utilisant le Québec comme bouc émissaire.

Malgré une recherche que l'auteur voulait exhaustive et poussée, sa démarche manque de rigueur et conduit à certaines généralisations plus ou moins hâtives. On pourrait aussi s'interroger sur le ton du livre qui, en se voulant «percutant» comme l'écrit l'éditeur, prend par moment la forme d'une provocation gratuite.

L'étude comparative de la situation des Autochtones au Québec et au Canada anglais est convaincante; la thèse selon laquelle les grands journaux anglophones auraient utilisé la crise amérindienne pour clouer le Québec au pilori, quitte à renoncer aux idéaux démocratiques, est plausible. Cependant, tout opportuniste qu'il soit, le discours des journalistes du Canada anglais n'en souligne pas moins un problème réel: le Québec refuse aux minorités autochtones de son territoire l'autonomie qu'il revendique pour lui-même.